

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 27 (1959)
Heft: 3

Artikel: "Le troisième sexe"
Autor: G.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Moi?

Ma question lui semblait idiote, et je le voyais. Il fit une pirouette, plongeant ses mains dans la neige, pétrit une boule, et me la jetant en pleine figure:

— Au revoir, papa!

Glissant sur un rire léger comme sur un traîneau, il s'enfuit vers les filles qui, là-bas, agitaient leurs pattes avec des airs de volailles frustrées.

J'ai fait un long détour, avec ma petite chienne, et suis rentré par le dernier escalier du building, afin de m'écarter de ce cercle de jeunesse où je n'ai plus de place. Triste? Même pas. Seulement vexé, comme une femme surprise au saut du lit, sans poudre, sans sourcils et sans rouge à lèvres. Tout cela est moche, et Lou devait être un peu moche aussi. Je l'avais magnifié, tant pis pour moi.

Au fond, je suis content. La neige, belle comme les draps dont on enveloppe les morts, a effacé des baisers de septembre qui dérangeraient ma sagesse. Une bonne tasse de thé, un petit verre de rhum, une grimace moqueuse devant la glace pitoyable, et Lou et ses yeux verts auront rejoint les photos jaunies de mes amours mortes. Et quelle outrecuidance que de parler d'amour, alors qu'il ne s'agissait peut-être que de vice?

Un seul regret, et il me faudra de longues nuits pénibles pour le chasser: j'aurais aimé que Lou gardât de moi le souvenir d'une grande bouche adroite sous un petit chapeau, un souvenir sans âge, l'image équivoque et gracieuse d'un vieux jeune homme qui aurait égaré son état civil dans le labyrinthe de l'amour. Et ce qui me serre le cœur c'est d'avoir été un rictus de vieillesse dans ce fol sourire de neige et de jeunesse.

«Le troisième sexe»

Je ne connais pas de précédent à la présentation d'un film consacré à l'homosexualité sur les écrans parisiens. Il y a eu la charmante pièce filmée d'André Roussin: «Les œufs de l'autruche», mais si le cas d'un homosexuel y était présenté avec beaucoup de sérieux et de tact, ce cas était masqué par l'étude en avant-plan d'un personnage comique et ses réactions d'homme «normal».

Voici donc un film allemand qui, pour la première fois à ma connaissance, nous présente des homophiles «vus de face», sans cacher leur nom, leurs moeurs et leur diversité. Car, point principal à observer, il ne s'agit pas d'un cas séparé pris comme anomalie, mais presque d'un panorama de divers types homosexuels fort différents: le jeune bisexuel hésitant, l'ami romanesque, exclusif et tourmenté, l'esthète cynique, le petit voyou assuré jusqu'au chantage, et même une incursion nous emmène dans les boîtes de nuit très spéciales où se rencontrent travestis et gigolos.

Le film est donc basé entièrement sur l'homosexualité et ne se contente pas d'en aborder de biais certaines formes. Un passage nous montre même la définition que donne de ce terme le dictionnaire. C'est l'attaque de face. Mais est-ce une attaque? A vrai dire, je n'ai rien relevé qui tende à discréditer l'homophilie, rien qui la noircisse délibérément, sauf peut-être l'assurance exagérée de sa puissance. Plusieurs passages sont surprenants. Le psychiatre reconnaît nettement qu'aucun traitement ne saurait être efficace dans la plupart des cas et en tous

cas pas après la seizième année. Le commissaire de police la nomme: un mal trop évident et trop répandu pour être attaqué sur lequel la police ne peut exercer qu'un contrôle.

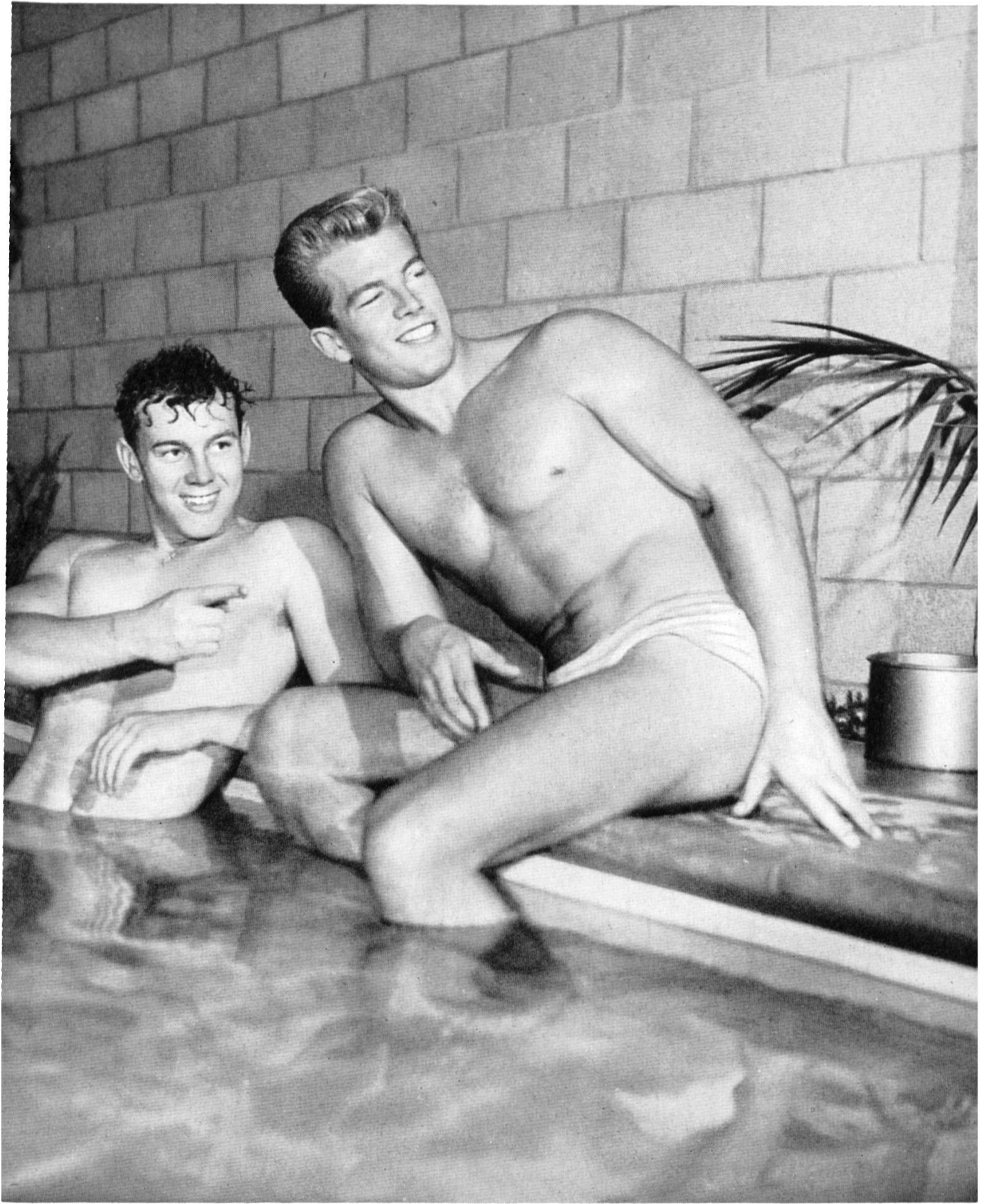
Sauf un seul personnage, le père, lequel nous est présenté comme un être assez buté et borné, chacun rivalise de compréhension, d'indulgence, de vues claires, je dirai presque de sympathie. Du policier au juge du tribunal, de l'oncle philosophe aux mères attendries, de l'avocat au médecin, tout le monde s'étonne qu'un père ose attaquer les fréquentations homophiles de son fils. N'est-ce pas un peu trop? Il y a de l'invraisemblance dans cette sévérité contre les parents rétrogrades.

Mais voici l'histoire résumée en quelques lignes, qui, seule, vous permettra de suivre mes réflexions. Le jeune Klaus a, de notoriété publique, une amitié exclusive pour un petit blond dont les mœurs ne laissent aucun doute. La mère s'inquiète tendrement de cette anomalie qui éloigne Klaus de toutes fréquentations avec d'autres garçons ou des filles de son âge. Le père, lui, sous-directeur de banque, autoritaire et matérialiste, s'en révolte nettement. Quand il apprend que l'ami blond a présenté Klaus chez Boris, un antiquaire fort riche, amateur d'art, lequel réunit des garçons chez lui dans une ambiance très platonicienne, ce père irritable se fâche. Il va trouver d'abord la mère du petit blond pour qu'elle l'aide à séparer Klaus de son fils et de Boris. Mais la charmante vieille dame répond: «Monsieur, Boris a payé les études de mon fils, entre lui et vous je n'hésite pas. Sortez, Monsieur!». Alors, il va trouver Boris qui lui dit: «Je n'ai aucune raison pour ne plus recevoir votre fils. Sortez, Monsieur!» Que voudriez-vous qu'il fit? Il va déposer une plainte à la police contre Boris, ce qui n'est pas très malin.

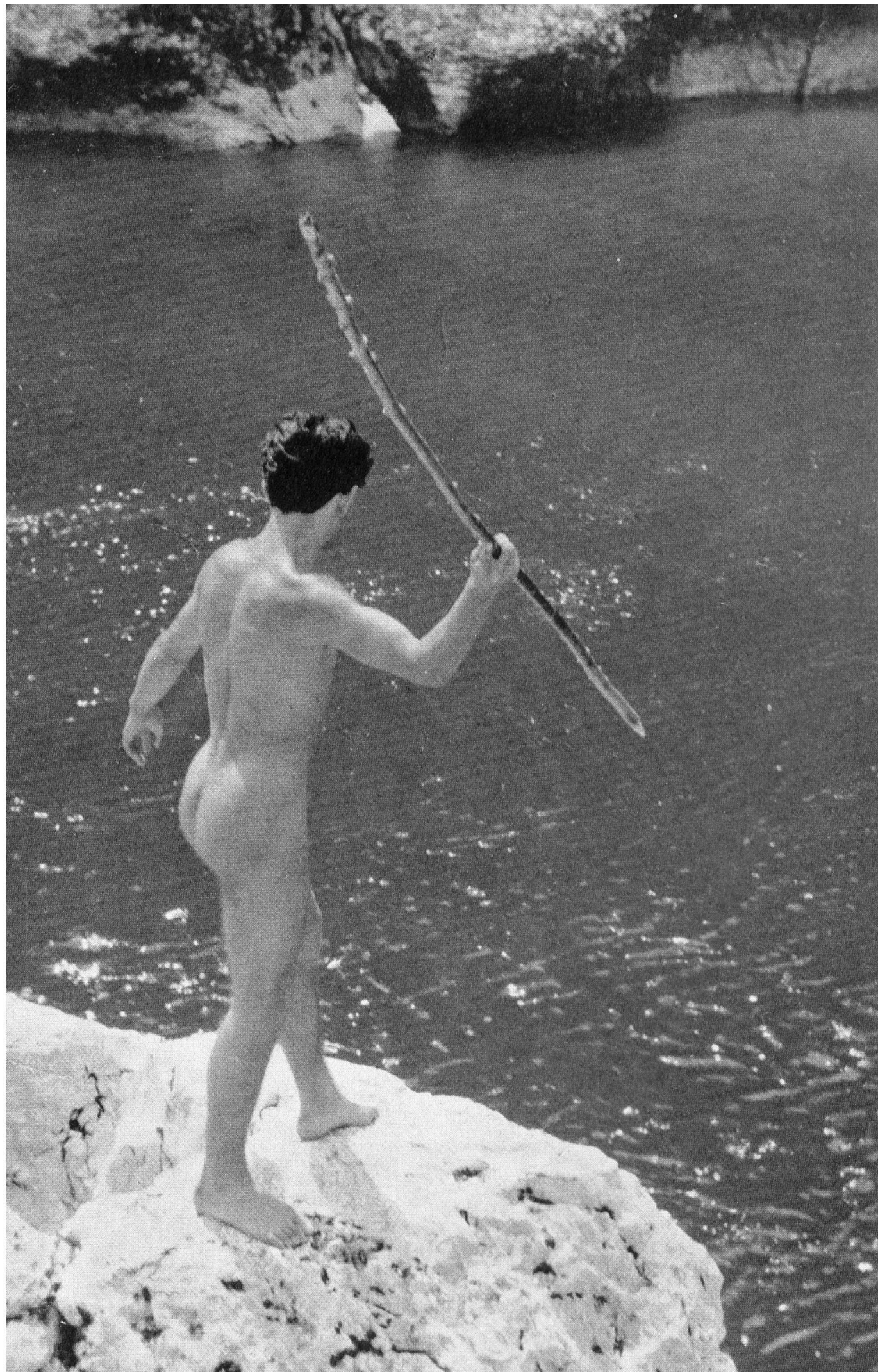
Mais la mère de Klaus a conçu un autre plan. Elle héberge chez elle une jeune bonne, Gerda, amoureuse de Klaus. Et puis elle va faire un court voyage avec son mari, laissant la jeune fille et l'adolescent seuls à la maison. Ce qui doit arriver arrive: voici Klaus converti aux amours «normales». Un qui n'est pas content de cela est le petit blond qui se découvre trompé et va tout raconter à Boris. Lequel Boris, pour se venger de la plainte, — d'ailleurs inopérante — déposée contre lui, dépose plainte à son tour contre les parents de Klaus pour proxénétisme. Voilà où l'on tombe dans l'invraisemblable! Est-il légalement possible que, pour le seul crime de s'être absentés de chez eux, laissant leur fils seul pour une nuit en compagnie d'une bonne, ces gens se trouvent trainés devant les tribunaux et la mère condamnée à six mois de prison? Je ne connais pas les lois allemandes, mais si tous les gens du monde qui partent en voyage en laissant leurs enfants à la garde des domestiques étaient condamnés pour proxénétisme, les prisons seraient pleines.

Voici donc le seul tort et l'invraisemblance du scénario. Loin de nous présenter l'homosexualité comme une minorité opprimée, ce qui semblait jusqu'ici admis, il nous la montre comme une force écrasant sans pitié les faibles tentatives pour lutter contre elle. Lois, police, autorités, sont ses alliées. On se croirait au royaume d'Utopie!

La fin de l'histoire laisse incrédule. La mère est menée en prison, le fils repentant s'unira à la jolie soubrette, le père restera écroulé toute morgue avalée, Boris qui découvre soudain avoir reçu chez lui un maître-chanteur de moins de dix-sept ans fera oublier cette unique faute par un petit voyage à Rome et l'ami blond se retrouvera seul abandonné de tous. On serait tenté de réclamer quelques lois plus sévères contre ces méchants homosexuels!



Athletic Model Guild, 1836, West, 11 th St.. Los Angeles, California



Il paraît que le film, — dont la mise en scène est signée par Veit Harlan —, a été interdit dans plusieurs pays. Le souvenir des œuvres tournées par Veit Harlan —, sous le régime hitlérien, notamment l'odieux «Juif Süß», motive beaucoup plus cette mesure que les audaces très timides de ce film. En tous cas, à Paris, s'il n'est pas sorti dans les grandes salles d'exclusivité, il fait une carrière plus qu'honorable dans plusieurs salles et sans provoquer le moindre remous d'opinion. Le spectateur moyen se contente de plaindre la mère martyre et de s'étonner que les homosexuels soient de si grands vilains méchants.

Esthétiquement, il y a quelques très jolis moments dans ce film, entre autres le long regard échangé entre Klaus et Boris. Et une excellente interprétation de tous les rôles, principalement des rôles secondaires. La petite Gerda est très jolie et l'acteur incarnant Boris a une présence à la fois séduisante et trouble qui aide à faire accepter son incroyable personnage.

Février 1959.

G. D.

Book Review

A Way of Love by James Courage, published by Jonathan Cape, London.

If the reader thirsts after the exotic or sensational, let him eschew this quiet unassuming book. The author tells what happens without once raising his voice. If unassuming, the story is not without craft and the tone in which the events are narrated is convincing. Bruce Quantock, a London architect, goes alone one evening to a Festival Hall concert; there he has an encounter — brief und tenuous — with a stranger. The young stranger rebukes him for a gaucherie.

In England the wheels of homosexuality grind slowly. Five months elapse before the architect, a man of 49, is moved to again attend Festival Hall. When he does, as you might guess, he runs into the awkward young man who formerly rebuked him. This time they meet after the concert, walk along the river and a revealing conversation occurs. Philip Dill is 27, unformed, moody, rather exploratory. Not quite knowing what he wants to do, he has been living in dreary digs at Earls Court.

Bruce Quantock approaches him with tactful indirection. As an upshot of this encounter, the two embark on a rather stormy sexual relationship. Apparently very much in love, the younger man tends to exaggerate the danger from outside and to develop a pattern of exclusiveness. He refuses to go to parties and he tends to resent the friends of the older person. Quantock senses the un wisdom of this and calls it «being isolated on an island.» It would be a mistake to reveal how James Courage deals with the resolution of this two-against-the-world situation.

Diagnosing the relationship in retrospect, one realizes why it must fail. True, there are twenty-two years' difference between them. Still this is not the rock on which their togetherness founders. Quantock and Philip are doomed because they want to make of their love something illimitable. Neither of them (Philip, particularly) can bring to his emotions the discipline of limitation.

One sees in this story how homosexual love can disturb, upset the surface of relationship, making everything turbid, only to return both protagonists to their original separateness and unfulfillment. Although thin in substance, this history of an affair has its special fascination. It might be called a glimpse into «gracious living homosexuality», a kind of gentle exposition of what often happens behind those sedate Hampstead facades.

Howard Griffin.